

KAFKA, *Journaux*, première traduction intégrale (Robert Kahn), Nous, 2020

C'est le cœur de Kafka, ce génial *étriqué* de la vie, qui bat ouvert à son insu, entre 1910 et 1922, livrant à chaque *diastole* les doutes, les scrupules, la culpabilité, les contraintes de la vie, du travail, de la vie familiale et sociale, de l'amour, du corps renâclant, et à chaque *systole* sa bouillonnante possibilité d'écriture ou ce «sentiment de bonheur que j'ai quelque fois en moi, comme maintenant justement. C'est vraiment quelque chose de mousseux qui me remplit totalement d'un léger et agréable frisson et qui me suggère la présence de capacités, dont je peux me convaincre avec certitude à chaque moment et maintenant aussi, de leur existence ». Huit cent pages qui chacune sonne le battement d'un être dont l'écriture rédemptrice, universelle, intemporelle, sapientiale est une échappatoire à la vie castratrice, étroite, immédiate, mécanique, inutile. Kafka à cœur ouvert, touchant, désarmé, dans le secret de lui-même, avec ses doutes, ses hontes, ses hésitations, ses renoncements, sa lucidité, sa franchise, son honnêteté, son sens du juste, du devoir, son humilité, sa force intérieure qui digère l'injustice, la peine, le mal d'être et transmute le tout dans le sang rouge vif des éclairs d'une écriture jaillissante sans queue ni tête, si ce n'est que Kafka se révèle tel qu'il est, ne veut pas être, veut être, dans le combat acharné, solitaire, sans fin, entre le médiocre et le sublime. Une traduction limpide et réactualisée, dans l'ordre chronologique, sans coupe ni ajout, gavée d'embryons prometteurs d'œuvres mort-nées, souvent des merveilles comme des coups de scalpel dans un organisme palpitant. Pour qui aime Kafka, pour qui le trouve ennuyeux (à la longue), ces battements d'une vie que Kafka destinait à disparaître révèlent un homme dont on a envie de se faire un ami rien que pour lui, rien que pour soi.

Jean-Marie Brandt, 22 juin 2020